

Vie de femme, paroles de femmes, avec les tensions, les rivalités qui se tissent autour des hommes, de l'apparence physique et de l'appartenance sociale, ethnique ou religieuse. Mais aussi la solidarité par dessus les barrières de la langue et de la religion, l'amour maternel, l'amour tout simplement.

Ce qui est original chez Aïcha Lemsine, c'est le souci d'authenticité qui ne verse ni dans le folklore ni dans l'étude de mœurs 'exotiques'. Ses personnages sont vivants, proches de nous, le récit coule de source. On peut cependant lui reprocher une certaine maladresse d'écriture, une complaisance pour le 'bien' social, mais quand on sait combien il est difficile de décrire un monde en mutation, on comprend le manque de nuance et de profondeur de l'oeuvre; c'est peut-être ce qui révèle l'inexpérience de l'auteur.

Mais on se doit de lui reconnaître le courage d'avoir osé aborder un sujet difficile: les conditions de vie des femmes algériennes à l'époque des grands bouleversements et à la suite d'une colonisation 'déculturisante', c'est un premier pas. Une première phase du dialogue qui pourrait s'établir entre les femmes du tiers-monde et leurs soeurs du reste de la planète. Un dialogue enfin dépourvu de préjugés paternalistes ou culpabilisants.

3. *La Parole aux négresses*, Awa Thiam, Editions Denoël/Gonthier, Collection Femmes, Paris, 1978.

Nadia Ghalem

C'est un volume de 188 pages qui se lit comme une suite de récits ou comme un bon reportage. Awa Thiam a recueilli les témoignages de différentes femmes africaines originaires des pays où se pratiquent l'excision, l'infibulation et la polygamie. Il ne s'agit pas d'un ouvrage scientifique proprement dit, mais les témoignages y gagnent en véracité et en sincérité. Qu'elles soient de la ville ou de la campagne, étudiantes, marchandes ou couturières, les femmes interrogées nous donnent en toute simplicité un aperçu de leur vécu et nous font accéder à l'inimaginable par leur façon tranquille—sans révolte—d'aborder des problèmes aussi délicats que l'excision, l'infibulation et la polygamie, problèmes auxquels elles sont confrontées quotidiennement.

Dans sa préface de *La Parole aux négresses*, Benoîte Groult souligne que: 'Plusieurs organismes humanitaires ont tenté de sensibiliser l'opinion (mondiale). En 1972, une Américaine fondait la WIN (Women's International Network) pour entreprendre une enquête et étudier la répartition géographique de l'excision et l'infibulation. . . . Ces recherches ont prouvé qu'elles se pratiquent sur des MILLIONS de petites filles et d'adolescentes dans 26 pays d'Afrique. Des rapports médicaux et des pétitions ont été adressés à l'ONU, à la section des Droits de l'Homme et à l'Organisation mondiale de la santé. Sans résultats.

En 1975 . . . L'Association terre des hommes . . . a tenté de mettre l'Organisation mondiale de la santé face à ses responsabilités. Mais, là encore, il lui fut répondu que 'des opérations rituelles résultent de conceptions sociales et culturelles dont l'étude n'est pas du ressort de l'OMS.'

Mais en quoi consistent ces opérations, qui soulèvent l'effroi ou la controverse? L'excision, c'est l'ablation totale ou partielle du clitoris et des petites lèvres, elle consiste parfois à l'équivalent de la circoncision chez les garçons, c'est-à-dire l'ablation du capuchon clitoridien, et c'est ce genre d'opération que l'on pratique sur la clientèle huppée dans les cliniques de luxe en Europe et en Amérique, elle a pour fonction d'augmenter la sensibilité clitoridienne; en Afrique, elle prend le nom de

'Sunna'. Quant à la clitorrectomie ou excision totale, elle est de toute évidence une mutilation et une forme de torture qui risque d'entraîner la mort et qui est une garantie de frigidité et d'absence de désir sexuel pour les femmes qui l'ont subie. Le récit d'une jeune excisée anonyme rapporté dans *La Parole aux négresses* ne laisse pas le moindre doute sur l'atrocité de l'opération (pratiquée à vif) et ses répercussions physiques et psychologiques. Quand à l'infibulation, c'est l'excision totale avec ablation des petites lèvres et fermeture de la plaie avec des épines d'acacia ne laissant qu'une petite ouverture pour l'écoulement des urines et des menstrues. . . .

À la question de savoir s'il est possible de mettre fin à de telles pratiques, une jeune Malienne de 35 ans (elle-même excisée et infibulée) répond:

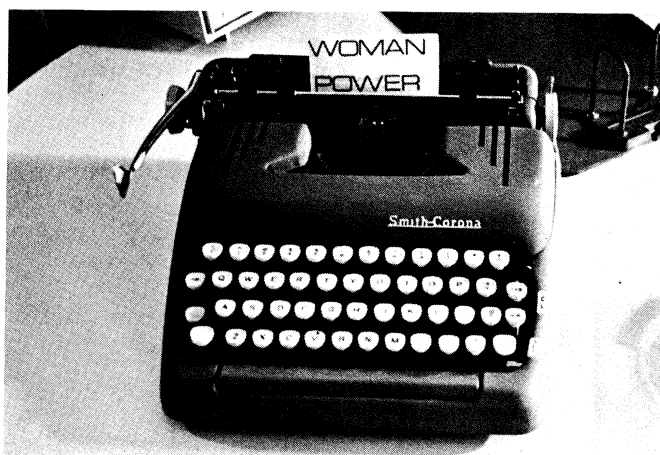
Je ne saurais vous répondre dans l'absolu, mais cela ne me semble pas impossible. À quel prix? Je l'ignore. Mais rien ne pourra être fait en vue de l'abolition de ces pratiques si les femmes concernées ne se regroupent pas pour imposer leur point de vue.

Il y a aussi ces témoignages contradictoires, tel celui de cette femme excisée qui se dit heureuse comme ça parce qu'elle n'éprouve plus de désir sexuel.

Et la polygamie ne fait pas exception, quant aux contradictions soulevées. Pourtant Awa Thiam conclut son livre par le paragraphe suivant qui peut donner à réfléchir à toutes les femmes qui voudraient faire quelque chose pour améliorer le sort de leurs soeurs:

. . . LA SOLUTION du problème des femmes sera collective et internationale. Le changement de leur statut sera à ce prix ou ne sera pas. Que l'on veuille bien jeter un coup d'oeil sur l'histoire de la condition féminine. Parcourue ou illustrée de luttes, elle n'a guère cessé d'évoluer, mais à une allure telle qu'il apparaît que les femmes qui luttent pour leur libération et corrélativement pour celles de leurs sociétés entreprennent une lutte de longue haleine. . . . Que les femmes s'arment en conséquence pour la mener à bien.

Même si l'on a le coeur sensible, même si l'on ne veut pas savoir, il faut lire *La Parole aux négresses* de Awa Thiam, parce que cette parole, nous l'attendions depuis longtemps et parce que nous ne serons jamais ni vraiment libres ni vraiment heureuses si d'autres femmes ou si des enfants souffrent n'importe où dans le monde et nous devons être attentives et attentifs mêmes si elles se taisent, surtout si elles se taisent, afin que le moindre de leurs appels ne soit pas perdu. Il faudrait qu'un jour nous cessions d'être des étrangères et des étrangers les uns et les unes par rapport aux autres.



4. *Mirage*, Pauline Michel, Collection L'Arbre, Editions HMH, Montréal, 1978.

Jeanne Maranda

Pourquoi *Mirage*?

Marie-Ange Petit, quand elle s'aime, se conçoit comme un mirage, et quand elle se déteste, se voit comme une caricature.

Le livre de Pauline Michel est un constant va et vient entre ces deux pôles. Son héroïne, une femme-peintre, tend vers un absolu qui lui permettra de capter et d'étaler la lumière sur sa toile, mais sa condition de femme la tient dans la misère, la désillusion et la 'petit'esse!

Dans un suprême effort pour en sortir, *Mirage* demande à un homme du désert le chemin de sa vérité. Dans un vibrant combat dans le désert où la faim, à la fois physique et morale, la pousse dans une étreinte passionnée qui la portera aux confins de l'infini, elle définit l'éternelle dualité entre le masculin et le féminin: Eros et Thanatos. A-t-elle sa réponse?

Aucun ne sort victorieux, mais de retour chez elle, *Mirage* découvre son subconscient, Mire-âge, qui lui dicte sa loi: Marie-Ange doit vivre sa solitude, accepter ce qu'elle est avec pour seul témoin 'l'oeil doré des dieux',

Le mirage trompeur du début est devenu reflet dans un miroir. Cette nouvelle image devient une force qui illuminera sa peinture, tout en permettant, bien sûr, des trous d'ombre.

Dorénavant, elle est prête pour le recommencement. 'Sans fin'.

Je referme le livre, et je me dis: voilà un livre qu'un homme ne saurait écrire, ne pourrait pas écrire! J'ai parcouru une écriture essentiellement féminine, sensuelle, imagée, où les mots sont de femme, où les lieux et les espaces sont féminins. Plusieurs lectures féminines me confirment dans cette certitude.

Le titre d'abord m'accroche. L'héroïne, Marie-Ange, s'appelle *Mirage* et se dédouble en Mire-âge; jeux de mots, néologismes fréquents chez les femmes, voir Madeleine Gagnon, Benoît Groult, Nicole Brossard.

'Les femmes ne s'aiment pas' (*Parole de femme*, Annie Leclerc). Pauline Michel donne le nom 'Petit' à Marie-Ange. Pourquoi? 'Je ne sers à rien, je n'ai rien, j'ai un nom à petite destinée', se plaît à dire Marie-Ange d'elle-même, devant sa vie misérable, terne et sans idéal.

Les lieux sont toujours clos. D'abord une chambre de maigres dimensions, ensuite le désert, pourtant si vaste, mais qu'elle réduit à la taille d'une grotte, d'une tente, d'une jeep même!

A l'image de son oppression, l'héroïne ne peut se représenter que par rapport à l'homme, qui pour elle est toujours force dominatrice. C'est vers lui qu'elle se tourne afin de demander sa voie, qu'elle croit liée à l'amour. Elle sera déçue, car la réponse se trouve en elle et c'est son subconscient qui prend la parole.

Ce subconscient-libérateur reste une solution très féminine aux problèmes de 'notre mal-être'.¹ N'avons-nous pas toujours cru que l'expression de notre 'moi' n'était que délire, folie, voire hystérie? Que cette hystérie mène à la force de se dire, mène à la lumière, voilà la nouveauté toute de femme!

Mirage, c'est l'histoire d'une femme avec deux hommes. Deux lieux, deux textes, deux dialogues qui s'intercalent, se mêlent. Un bel exemple d'intertextualité, souvent présente chez les écrivaines (Hélène Parmelin, Annie Leclerc, Madeleine Gagnon).

La nouvelle génération des québécoises qui écrivent nous donne fréquemment des écrits qui se situent à plusieurs niveaux de langage dans une même oeuvre. *Mirage* n'y échappe pas. Un français élégant, poétique, admirable à la lecture, côtoie une langue québécoise, plus drue, écrite au son, souvent mise dans la bouche de son héroïne. Jamais chez les deux hommes de sa vie!

On peut y voir un désir bien légitime de se dissocier d'un savoir-homme qui fut notre lot depuis toujours. Dans *Mirage*, c'est son subconscient qui manie le 'québécois' avec le plus d'aisance. N'est-ce pas significatif?

Dernier aspect de cette lecture de femme, c'est la démarche que Marie-Ange décrit elle-même à la fin du livre: 'ma démarche est cyclique.' Son désarroi du début est toujours là, mais à un autre niveau; sa chambre est au grenier après avoir été au sous-sol; les deux hommes de sa vie continuent la relation par écrit. Son aventure se poursuit mais avec un autre élan, le recommencement ne l'effraie plus. 'D'une toile à l'autre, je nais, je meurs.'

Toujours la boucle est bouclée. On sent le souci de ramasser les éléments du début, de les finaliser afin de donner un sentiment de plénitude, geste très féminin.

Mirage est une oeuvre sans grandes qualités, sans grands défauts non plus, dont je ne tiens pas ici à faire l'apologie. Elle a le mérite de se prêter sans difficultés à l'analyse selon la nouvelle grille de lecture féminine, de prouver donc, que les femmes ont un style bien à elles, une parole qui les caractérise. On a toujours plaisir à la découvrir. Ne la taisons pas!

FOOTNOTE

1. *La Venue à l'écriture*, Madeleine Gagnon, Editions 10/18.

